

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    "    "    14    "    six mois.  
                  }    "    "    7 50   "   trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

## ROUBAIX

12 mars 1863.

On pense que l'examen de la question polonaise qui fait l'objet du rapport de M. Larabit et doit être présentée aujourd'hui même au Sénat sera renvoyé aux premiers jours de la semaine prochaine. Il est probable que les négociations diplomatiques ne permettent pas de discuter cette importante question.

L'ajournement du débat polonais devant le Sénat semble, du reste, motivé par la teneur des documents arrivés hier de Saint-Petersbourg.

L'arrivée du prince Dolgorowki, porteur d'une lettre autographe de l'Empereur Alexandre, loin d'être confirmée vient d'être démentie. C'est l'aide-de-camp général prince Voldemar Dolgorowki qui vient d'arriver en France; mais il n'est chargé d'aucune mission diplomatique et son voyage à Paris se rattache uniquement à des intérêts de famille.

D'après la France, la Prusse vient d'ordonner de grandes concentrations de troupes dans le duché de Posen, sur la frontière de la Pologne russe.

Malgré les renseignements contradictoires concernant la Pologne, il devient chaque jour peu évident que l'insurrection, loin d'être vaincue, se maintient et gagne du terrain, même en présence des forces considérables que la Russie lui oppose. Toutes les nouvelles de cette nature sont de nature à faire croire que l'ordre impérial d'après lequel l'insurrection devait être comprimée, a été en effet exécuté mais des correspondances particulières et des témoins dont l'impartialité n'est pas douteuse soutiennent le contraire.

Il y a journalièrement des escarmouches entre les insurgés et les troupes à proximité de Varsovie et les troupes russes ont ordinairement le dessous. Un combat a eu lieu près de Wionzowna, et les Russes ont subi un fort échec. Wionzowna est situé sur la route de Lublin, à 4 lieues de poste de Varsovie.

Une lettre adressée à la Presse donne les détails du combat acharné qui a eu lieu à Piaszkawa-Skala au nord-est de Miechow :

« Le général Langiewicz avait sous la main Jezioranski. Il l'a laissé à la tête de 500 hommes en face des Russes, de façon, lui-même, à pouvoir dérober son mouvement. Les 500 hommes de Jezioranski, retranchés dans les murailles d'un château, ont vigoureusement soutenu l'attaque. Mais les Russes ont mis le feu au château; les Polonais ont battu en retraite, et se sont établis sur un plateau, couverts par un bois épais. Pendant ce temps, Langiewicz arrivait, à marches forcées, sur les derrières des colonnes russes, les surprenait, pendant la nuit, au fond d'un ravin, et leur faisait subir un véritable désastre. Ce sont les faucheurs qui ont chargé les premiers dans cette affaire, et Langiewicz, au milieu d'eux, une faux à la main, a mené la charge. »

Il est positif aujourd'hui que le grand-duc Constantin a pris le commandement en chef de toutes les troupes du royaume et des anciennes provinces polonaises. Il court diverses versions sur les motifs de cette mesure, son but principal paraît être de rétablir dans l'armée la discipline qui est complètement détreuite.

D'un autre côté, le Journal de Saint-Petersbourg annonce que l'Empereur Alexandre vient de charger le grand-duc Constantin de remercier les officiers russes pour la manière brillante dont les troupes ont le service. Cette approbation donnée aux égorgeurs d'un peuple réduit au désespoir par ses longues souffrances et ses misères de toute nature font entrevoir le genre de concessions que la Pologne doit attendre de l'humanité du gouvernement russe.

Le Journal officiel de Varsovie confirme, dans son numéro du 5, les atrocités signalées récemment, dans certains cercles de la Pologne, par suite des conseils et des incitations déplorables données par des généraux russes aux paysans.

J. REBOUX.

De nombreux commentaires ont circulé aujourd'hui au sujet du conseil des ministres tenu hier sous la présidence de l'Empereur, et de la réponse faite par le Gouvernement de St-Petersbourg au cabinet des Tuileries, relativement aux affaires de Pologne. La version la plus accréditée est que le Czar Alexandre, tout en rendant hommage aux généreuses sympathies de l'Empereur et même en s'y associant dans une certaine mesure, déclare ne pouvoir satisfaire aux vœux qui lui sont exprimés, tant que l'insurrection n'aura pas été étouffée.

On comprend la signification de ce dernier mot qui équivaut à la résolution prise par la Russie d'opérer un massacre général en Pologne.

M. le baron de Budberg, ambassadeur de S. M. l'Empereur de Russie, a eu l'honneur d'être reçu par l'Empereur.

On assure que, dans cet entretien, qui s'est beaucoup prolongé, l'ambassadeur russe devait donner, au nom de son souverain, à l'Empereur Napoléon, les assurances les plus formelles de l'intention arrêtée de la Russie, d'apaiser la Pologne par des concessions et des garanties sérieuses.

On assure que les délégués de l'Algérie ne seront pas reçus par S. M. l'Empereur.

Le Sénat étant saisi du projet de sénatus-consulte relatif à l'Algérie, c'est, naturellement, à la commission chargée par le Sénat d'examiner ce document, qu'ils devront soumettre leurs observations.

La Patrie annonce que les bons résultats obtenus par les décrets des 25 mars 1863 et 13 avril 1860, qui ont élargi le cercle des attributions des préfets, ont engagé le ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics à rechercher les moyens de simplifier et d'accélérer, par la suppression de toutes les formalités inutiles, la marche des affaires, qui, dans son département, dépassent la compétence préfectorale. La Patrie assure qu'une commission est instituée depuis quelque temps dans ce but au ministère des Travaux publics et qu'elle aura prochainement terminé son travail.

Lord John Russell a adressé, il y a quelques jours aux puissances signataires du traité de Vienne, une dépêche dans laquelle le secrétaire d'Etat de la reine, con-

sidérant l'état actuel des choses en Pologne, provoque de la part de ces puissances une intervention diplomatique pour obtenir de la Russie l'exécution pleine et entière de l'article 1<sup>er</sup> de l'acte final du 9 juin 1815.

Cette dépêche a été adressée à la France, à la Prusse, à l'Autriche, à l'Espagne, à la Suède, au Portugal, puissances qui étaient toutes représentées au Congrès de Vienne.

La France ne peut voir dans cette initiative du cabinet anglais qu'un écho de ses propres vues.

La Suède et le Portugal ont déjà répondu par une acceptation aux communications de lord John Russell.

L'Autriche s'est montrée disposée à l'accueillir. La Prusse et l'Espagne n'ont pas encore répondu.

## Angleterre.

Le lord-maire de la cité de Londres doit présider un meeting public qui aura lieu dans la salle égyptienne, Maison-House, au sujet de la lutte qui se poursuit en Pologne. L'époque de ce meeting n'est pas encore fixée.

Ainsi que le mentionnait hier un dernier télégramme, un membre de la Chambre des communes, M. Hennessey, qui a déjà interpellé plusieurs fois le ministère sur les affaires de Pologne, a demandé avant-hier à sir Georges Gray, ministre de l'intérieur, s'il était vrai que le gouvernement eût envoyé, sur la demande de la Russie, deux agents de police à Varsovie, après la proclamation de l'état de siège. Le ministre a répondu que le grand-duc Constantin avait demandé, bien avant que l'insurrection éclatât, l'envoi de deux inspecteurs de police anglais, pour organiser la police en Pologne d'après le système anglais.

Un membre de la Chambre des communes, M. Fitzgerald, d'après l'Evening-Star, va poser la question de l'état des démarches diplomatiques tentées par la France dans les termes les plus catégoriques : « Le gouvernement français a-t-il communiqué au cabinet anglais le projet d'une note collective à adresser au gouvernement russe, concernant la Pologne ? Quel accueil le gouvernement de la reine a-t-il fait à cette ouverture ? Est-il vrai qu'il ait refusé de s'associer à la démarche proposée par la France, et que l'Autriche ait motivé son refus par celui de l'Angleterre ? »

La réponse à ces questions doit nécessairement mettre en relief le point précis

où en est la diplomatie relativement à la Pologne.

## Pologne.

On écrit d'Augsbourg, 7 mars :

« Dimanche dernier 600 jeunes gens faisant partie des habitants de la province, ont passé la frontière à Radlowo, non loin de Strzalkowo, poussant devant eux une douzaine de voitures de bagage, pour aller se joindre aux insurgés. Que faisait alors le cordon d'observation. Il est évident que le blocus n'est pas effectif. Et cependant la courageuse troupe n'y mettait pas tous les décors du mystère. Elle comprenait, en effet, un superbe escadron de uhlands parfaitement équipés et montés et une compagnie d'infanterie au costume irréprochable. Le reste était bien muni d'armes, en comptant les faulx comme des armes. Et depuis les triomphes de Langiewicz, on peut bien leur faire cet honneur. Les douze voitures de bagage déversaient de matériel et de munitions.

Avant de passer la frontière, on fit halte sur les terres d'un riche fermier allemand et après avoir bu à la Pologne et passé les bêtes, on mit le pied sur le sol de l'insurrection. L'œuvre malheureusement ne fut pas couronnée par la fin. Attaqués le lendemain par un détachement considérable de cosaques flanqués d'artillerie, les jeunes insurgés, après un combat sanglant, durent revenir sur leurs pas, laissant nombre de morts derrière eux, et emportant quelques blessés. Une partie des vaincus a repassé la frontière, mais au-delà veillait un poste prussien qui exigea d'abord que les insurgés déposassent leurs armes. Une balle partit de leurs rangs, et qui alla frapper le capitaine prussien Nische à l'épaule, servit de réponse à cette invitation. Les insurgés disparurent ensuite dans diverses directions.

Maintenant, comment se fait-il, à moins d'admettre qu'une succursale du mystérieux comite central siège à Posen, qu'on ait pu confectonner dans cette ville 300 uniformes et 100 montures de cavaliers, sans que ni police, ni autorités militaires en aient eu vent. Bien mieux, un bureau d'enrôlements est à Posen en pleine activité et les recrutés y sont abondamment fournis d'argent. Depuis que l'insurrection a une tête (Langiewicz), le concours, loin de perdre de ses proportions, en acquiert tous les jours de vraies inattendues. L'organisation des Polonais est au moins aussi digne d'admiration. »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX  
DU 13 MARS 1863.

— N° 49. —

## LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXIX. (Suite).

Le soir, tandis que les frères de lait échangeaient leurs pensées les plus secrètes, leurs sentiments les plus intimes, et que Gothard retrouvait en quelque sorte de la vie par l'intérêt qu'il prenait aux affaires d'Hermann, le docteur et sa femme eurent un long entretien où il fut convenu que Caroline sonderait sa fille et instruirait ensuite Bundler de l'état de ce jeune cœur. Si Hermann avait raison, alors... cet éventualité le faisait frémir, son cœur saignait à l'idée de l'avenir sombre et cruel d'Hermann, et elle sentait profondément que rien, pas même le temps, n'adoucirait son poignant chagrin de la perdre. Mais, d'un autre côté, pourquoi contraindre Hulda à un bonheur auquel elle ne croyait plus elle-même ? Il était à prévoir d'ailleurs qu'un temps viendrait où, des doutes s'élevant dans son noble cœur, capable de tous les sacri-

fices, elle souffrirait en se représentant malheureux celui qui l'adorait, et elle deviendrait infailliblement malheureuse elle-même. Le moment était donc décisif, il fallait prendre une résolution, et, dans le cas où Hermann ne se tromperait pas, céder sa place au baron Silbersparre; mais alors — le docteur et Caroline ne le sentaient que trop bien — celle que leur fils adoptif occupait dans leurs cœurs resterait éternellement vide : jamais Charles ne la prendrait.

Le lendemain matin, nous trouvons Caroline seule avec sa fille.

« Chère Hulda, lui demanda-t-elle, as-tu oui dire que le baron Silbersparre va revenir ici ? Je voudrais bien qu'il n'en fût rien.

— Pourquoi cela, mère ? Il n'a pas de foyers ailleurs que chez son beau-frère, et il me paraît réellement en avoir besoin, le pauvre baron.

— Qu'il en trouve n'importe où, excepté ici ! dit Caroline d'un ton accentué ; car il n'avait point échappé à son œil pénétrant que Hulda avait changé de couleur.

« Excepté ici ! » l'inquietude qui se trahissait dans ces deux mots fit soupçonner à Hulda un sens qu'elle tremblait de deviner. Dans son innocence, elle connaissait bien moins son cœur que ne le croyait sa famille, et surtout elle-même. La seule pensée que sa mère, naturellement plus capable qu'elle d'apprécier le danger, s'en effrayait déjà, la remplit d'un doute anxieux. Elle rougit et pâlit tour à tour.

« Hermann a raison » pensa Caroline, et, pressant sa fille sur son sein :

« Ton cœur n'appartient-il pas à Hermann seul ? lui demanda-t-elle d'une voix sourde.

A ces mots, véritable coup de poignard pour elle, Hulda tressaillit, s'arracha des bras de sa mère et s'enfuit dans la chambre. Là elle tomba à genoux, éleva ses mains jointes vers le ciel et dit à voix basse :

« O mon Dieu, mon Dieu ! toi seul tu sais, je ne puis confier qu'à toi seul combien j'aime. Pourquoi donc me tourmentent-ils ainsi ; pourquoi jettent-ils dans mon âme des doutes affreux qui détruiraient mon repos et le sien ? Oh ! j'ai bien vu qu'il ne me comprenait pas quand je lui ai ouvert mon cœur, quand je l'ai laissé lire au fond de ma pensée comme dans un livre. Père céleste, dissipe la nuit qui obscurcit ma félicité. Apprends-moi à oublier, si c'est un péché de penser au pauvre Charles ! »

« Eh bien, qu'as-tu appris ? » demanda avec anxiété le docteur à sa femme.

Incapable de proférer une parole, Caroline appuya la tête sur l'épaule de son mari.

« Avait-il raison, oui ou non ? Parle ; on ne fait pas languir les condamnés à mort.

— Il avait raison ; tout notre espoir est évanoui.

« C'est le coup de mort pour moi, » dit Bundler atterré ; et, joignant les mains sur sa poitrine, il leva les yeux vers le ciel.

« A l'œuvre donc et Dieu nous vienne en aide ! » reprit-il enfin après un long silence, et il sortit pour aller chercher Hermann.

Ils se rencontrèrent sur l'escalier. La physionomie bouleversée du docteur

convainquit aussitôt Hermann qu'on avait reconnu qu'il ne s'était point trompé.

« Eh bien ? demanda-t-il quand ils eurent gagné, sans échanger un mot, la chambre de Gothard.

— Tu avais raison ; ma femme en a acquis la certitude, » répondit l'excellent Bundler d'une voix tremblante.

Hermann demeura immobile et pâle comme la mort. Il se passa une couple de fois la main sur le front et tint ces paupières fermées par un violent effort, mais sans une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Le docteur détourna la tête ; mais Gothard s'avança, tendit les bras à son ami, et ils s'embrassèrent avec effusion.

« Frères d'infortune ! murmura Hermann, c'est un lien de plus entre nous.

— Soyez hommes, mes fils ! dit enfin le docteur, cherchant à surmonter son propre attristement. Soyez hommes ! vous avez tous les deux une rude épreuve à subir. Toi, Gothard, tu as mérité ton sort, il est vrai ; Hermann, au contraire, était digne d'une autre récompense. Mais j'espère que sa résignation à supporter son malheur t'apprendra, mon fils, l'art difficile de se maîtriser. Quand peut arriver ton congé, mon pauvre Hermann ?

— Je l'ignore ; dans une semaine ou deux peut-être. Mais nous ne l'attendrons pas ici. Faut-il longtemps à Gothard pour régler ses affaires administratives ? »

Hermann prononça ces mots avec un calme qui n'était pas naturel. Bundler, qui le connaissait, s'en effraya : il eût préféré la plainte, la colère, la rage même à cette froideur apparente qui trahissait un volcan caché.

« Gothard, répliqua-t-il enfin, voyant qu'Hermann attendait une réponse, Go-

thard sera bientôt libre. J'irai demain à l'Hôtel-de-Ville faire les démarches nécessaires. A la vérité, l'emploi de bourgeois-mestre va lui échapper ; mais soit, tant d'autres belles espérances se sont évanouies, que cette perte sera encore la moins regrettable.

— Nous pourrions partir demain soir, reprit Hermann. Nous attendrons ma permission à W... car je ne demande point de congé ; cela traînerait trop en longueur. Mais voyons ; il est onze heures ; rien ne m'empêche de voir le baron dès ce matin ; je serai bientôt de retour. Surtout, pas un mot à Hulda ; je t'en prie, mon oncle, pas un seul mot ; il faut que ce soit moi-même qui lui parle, qui lui expose sérieusement l'affaire. Par malheur, nous ne lui offrirons pas là une félicité sans mélange ; je le sais, mais les tristes nécessités sont moins douloureuses quand il doit nécessairement, comme dans le cas actuel, en résulter un grand bien. Je réserverai pour l'après-midi, l'accomplissement de ce dernier devoir ; puis je serai prêt à me mettre en route.

Il serra la main à son oncle, et sortit d'un pas ferme.

« Cœur noble et généreux ! et dire que je ne le nommerai pas mon fils ! s'écria Bundler d'un ton déchirant. Livrer mon trésor le plus précieux à un étranger, à un homme que je n'aime pas, que je ne puis aimer ! O femmes ! femmes ! je me tais, Gothard ; mon âme est trop profondément affligée ; mais si Hulda peut être heureuse, si son bonheur est au prix du sacrifice que va faire Hermann... qu'en penses-tu, Gothard ? »

— Je pense comme toi, et je suis convaincu que tu as raison, bien que je considère Charles comme le plus digne, après